

Jocelyn Benoist, *Le bruit du sensible*, Paris, Cerf, coll. « Passages », 2013, 241 p.

S'inspirant à la fois du discours critique de Wittgenstein et des aperçus suggestifs de Merleau-Ponty, l'auteur excelle ici à débusquer les faux problèmes qui, depuis toujours et jusqu'à présent, faussent notre précompréhension de ce qui a pour nom « perception ». En ayant consciencieusement façonné, au nom de la sacro-sainte valeur du questionnement philosophique, un soi-disant « problème de la perception » (cf. p. 12), tous les philosophes - y compris, aux yeux de Jocelyn Benoist, les plus subtils phénoménologues - auraient manqué la radicalité d'une expérience qui excède toujours et déjà non seulement toute catégorisation de type intellectualiste mais encore toute donation ou saisie d'un quelconque sens. Autrement dit, obnubilés par la recherche philosophique, à leurs yeux prioritaire et incontournable, d'un sens du sensible, les grands penseurs de la tradition rationaliste des siècles passés, comme les grands phénoménologues contemporains encore et toujours en quête d'intelligibilité, voire de transparence, auraient oublié que la philosophie, quelles que soient ses formes et ses méthodes, ne peut pas s'empêcher de mettre à distance, de façon fictive et pour mieux la réintégrer ensuite dans son giron, une situation qui, en fait, la précède et la dépasse, et sur laquelle elle n'a de prise qu'imaginaire. Que la perception ne soit donc jamais un problème philosophique mais ce qui, au contraire, enraie, envers et contre les philosophes eux-mêmes, tout questionnement prétendument matutinal, et qui plus est, toute discursivité bien rôdée, fût-elle de type transcendantal ou dialectique, telle est la leçon que l'A. nous demande avant tout de retenir. Si le sensible fait du bruit, ce n'est pas seulement parce que sa perception en tant que telle déjoue le paradigme, trop intellectualiste, de la vision mais avant tout parce que le bruit dont il s'agit n'est jamais structuré comme un langage.

En ce point, le lecteur se dira peut-être que la thèse de cet ouvrage n'est guère originale. Que la réalité ou l'expérience, en sa contingence ou sa facticité, excède les vérités que nous bâtissons à partir d'elle, tout cela, après tout, est bien connu. Le temps n'est plus où la Raison kantienne, sûre d'elle-même et de ses productions, prétendait nous livrer sinon les choses en chair et en os, du moins leur sens caché.

Ce qui est sûr, c'est que dans le contexte à la fois post-métaphysique et post-phénoménologique d'aujourd'hui, le présent essai risque d'apparaître comme une tentative de plus - certes méritoire mais à laquelle, au fond, personne ne croit vraiment - pour rebattre les cartes d'un jeu ontologique trop souvent joué. D'autant que c'est encore et toujours avec le vocabulaire de la philosophie pérenne et/ou dans les cadres bien circonscrits de la philosophie universitaire que la révolution annoncée, celle d'un retour à la perception en deçà de tout questionnement philosophique, semble devoir avoir lieu (même si le dernier chapitre fait apparemment la part belle à la peinture et à la poésie).

J. Benoist aurait-il pu ou dû aller plus loin ? Devait-il saisir l'occasion de ce livre, à plus d'un égard émancipateur (grâce à une déconstruction exemplaire des faux problèmes qui, ici ou là, fait songer à Bergson autant qu'à Wittgenstein), pour en finir non seulement avec le concept phénoménologique d'« intentionnalité » mais aussi avec toute volonté d'interrogation ? Pouvait-il ou devait-il ainsi se faire poète ou peintre (voir les références à Baudelaire), ou plutôt prophète (voir les références à Levinas), ou, à défaut, s'interrompre soudain, sans nous prévenir, au beau milieu d'une phrase, pour que le bruit originel, qui accompagne depuis toujours notre langage, redevienne audible ?

En vérité - et ce n'est pas le moindre des paradoxes de ce texte qui ne livre pas facilement ses secrets - il se trouve que l'A. nous semble bel et bien renoncer progressivement, de chapitre en chapitre, à l'objet même de son interrogation, comme si la perception elle-même, et pas seulement le « problème philosophique de la perception », devait symboliquement quitter la scène de l'argumentation ou n'y demeurer qu'à titre de rémanence. Ce qui, en un sens, s'explique parfaitement : de la perception enfin rendue à elle-même, on ne saurait en

effet plus rien dire. En parler de nouveau, ce serait aussitôt en donner une représentation et susciter derechef une myriade de faux problèmes.

Reste néanmoins une question : suffit-il de parler positivement d'un « bruit du sensible », ou d'invoquer, de façon programmatique, les puissances suggestives de la peinture ou de la poésie, pour jeter les bases de la philosophie renouvelée du sensible que l'A. appelle de ses vœux ? En ces matières, où tout fait écho à tout, la référence à l'ouïe plutôt qu'à la vue est-elle décisive ? En outre, une telle inflexion esthétique ou artistique du propos ne risque-t-elle pas de transformer paradoxalement, à plus ou moins long terme, le « bruit du sensible » en un nouvel objet d'étude scientifique (tel le « contraste » ou le « seuil » chez les cognitivistes) ?

Disons que le choix de l'A. nous donne judicieusement à déchiffrer autrement la phénoménalité qui nous englobe et nous dépasse. Car le bruit ou le son inimitable du sensible ne traduit ni l'imperceptible présence d'un Dieu caché ni celle de l'esprit dans le corps mais nous présente avant tout le sensible en personne, c'est-à-dire le sensible pris pour lui-même et non pour autre chose que lui-même. Que par la suite, le sensible puisse être défini comme inconsistant ou, au contraire, comme saturé, et par là même puisse être dévalorisé ou réhabilité, cela n'est évidemment pas à exclure. Mais c'est alors une autre histoire, celle de la Représentation, qui est l'histoire non benoïstienne de la philosophie.

Alain PANERO